


45 – LE SOUTIEN-GORGE

- **Dès l'Antiquité**, la femme hellénique porte une bandelette en lin lui permettant de dissimuler la poitrine, ce qui fut reconduit par les femmes de l'époque romaine.
- **Au Moyen- Age en France**, les écrits sur le sujet sont rares. Les peintures confirment que le corset permettait d'abord de soutenir les seins, voire de les montrer. Seul **Henri de Mondeville, chirurgien du Louis Le Bel et de Philippe le Huttin** et considéré comme le « père de la chirurgie française », mentionne des détails dans son ouvrage « Chirurgie... », composé de 1306 à 1320 : "certaines femmes.../... insèrent deux bonnets dans leurs robes, à la hauteur de la poitrine et qui sont ajustés à leurs seins et elles les y mettent [leurs seins dans les bonnets] chaque matin et attachent leur poitrine avec des bandages quand c'est possible ". En fait, ces poches étaient destinées à contenir les poitrines opulentes [et parfois douloureuses sans doute en période d'allaitement – hors citation]. Toutefois, **un auteur anonyme du XVe siècle de l'Allemagne du Sud** décrit une situation différente : " Beaucoup (de femmes) font deux sacs/poches à seins et avec elles, elles se promènent dans les rues pour que tous les jeunes hommes qui les regarderaient voient leurs beaux seins, mais celles dont les seins sont trop gros font de petites poches, pour ne pas qu'en ville on jacasse sur leurs gros seins ».  **Portrait d'Agnès Sorel – XVIe siècle d'après Jean Fouquet - Loches**
On ignore si ces habitudes étaient fréquentes mais pour la morale d'après ces écrits, si le port de ces accessoires pour réduire la poitrine était accepté, leur utilisation pour mettre en valeur les seins n'était pas bien perçue. D'après : acmedieval.eklablog.com/la-lingerie-medievale
- **Après la Révolution**, quand le corset disparaît, les femmes soutiennent leur poitrine à l'aide d'une bande de tissu nouée en dessous de celle-ci. Le XIXe étant marqué par le souhait des femmes de ne plus subir les contraintes d'un corset rigide, le principe du bandeau redevient à la mode. **Le premier prototype du soutien gorge moderne apparaît aux Etats-Unis en 1859.**
- **Sous l'Empire en France**, les femmes ont utilisé des « appuis », petites poches en satin maintenues par un ruban.
- **A la fin du XIXe, le premier soutien-gorge inventé par Herminie Cadolle * a été présenté à l'Exposition Universelle de 1900 à Paris.** Mme Cadolle a remplacé les baleines et les lacets par des fils de caoutchouc et son soutien-gorge créé en 1889 dénommé « corselet-gorge » va peu à peu détrôner le corset. Mais la découverte du modèle de Mme Cadolle bien qu'ingénieux fut un échec au plan commercial. *Aux Etats-Unis, les performances technologiques permettent d'autres créations et les soutiens-gorges ne vont cesser de se perfectionner tant au niveau des matières qu'au niveau des formes. Après la Seconde Guerre mondiale, l'imagination est débordante.* Les couturiers se lancent dans les coussinets gonflables, les armatures pour seins pointus, les armatures non métalliques, les formes pigeonnantes.... Sensualité et fonctionnalité émergent ...
* *La boutique Cadolle existe encore à Paris.*
- **Ce n'est qu'en 1913 que l'américaine Mary Phelps Jacob créa le premier soutien-gorge moderne. Il fut vendu dès 1914 à la société Warner Brothers Corset Company.**

De nos jours, les tailles homologuées facilitent les choix des modèles en fonction des mensurations et les rayons spécialisés des magasins permettent d'en acheter sans passer par du sur-mesure. Il existe aussi des boutiques de lingerie proposant des articles plus onéreux avec un service de conseil personnalisé, des retouches si nécessaire et un environnement plus calme.

Pendant longtemps, on a pensé que le soutien gorge était une innovation du début du XXe siècle. Mais une découverte récente en Autriche annoncée en 2012 remet en cause l'histoire habituelle du soutien-gorge.

Lors de travaux au château de Lendberg, des lingeries vieilles de 600 ans ont été mises à jour dont quatre soutiens-gorges* datant du Moyen Âge. La découverte remonte à 2008, mais les recherches de datation au carbone 14 sous le contrôle d'archéologues de l'université d'Innsbruck en Autriche ont demandé du temps. Cette découverte bouleverse les connaissances historiques.

Les historiens de la mode s'accordaient généralement pour affirmer que l'apparition de ce sous-vêtement remontait à l'abandon du corset, il y a plus de 100 ans. Il est désormais admis que le vrai soutien-gorge, celui qui soutient les seins sans les comprimer, a de peu précédé le corset. Un spécimen des trouvailles a en particulier retenu l'attention des spécialistes : « **il ressemble exactement à un soutien-gorgemoderne** », explique **Hilary Davidson, conservatrice de la mode du London Museum, au Daily Mail.** « C'est une découverte étonnante », précise-t-elle.



Le soutien gorge médiéval autrichien révolutionnaire qui décoiffe nos idées

* le pluriel de soutien-gorge varie suivant les dictionnaires. Sont admis : des soutiens- gorges ou des soutiens- gorge ou des sou gorge. Un seul cas n'est pas admis : soutien- gorges

Au cours de ces 100 années, le soutien-gorge a changé plusieurs fois de concept que certains résumant ainsi :

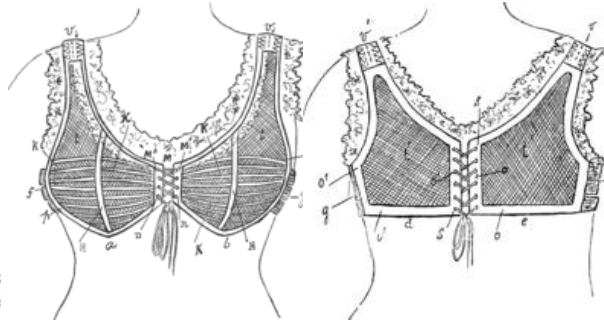
- | | |
|--|---|
| <ul style="list-style-type: none"> • Les années 1920 : le style garçonne • Les années 1950 : l'ultra féminité • Les années Sixties : la naïveté | <ul style="list-style-type: none"> • Les années 1970 : le combat féministe • Les années 1980 : le glamour • Les années 1990 : l'hyper choix • Les années 2010 : les podiums |
|--|---|

• De 1900 à 1950 :



Pour mémoire
Epoque grecque et romaine

Les femmes utilisaient une sangle ou bandeau en tissu enroulé(e) autour de la poitrine dénommée : capitium, fascia, zona, strophium.



Le premier « corselet-gorge » d' Herminie Cadolle

Deux goussets (pièces triangulaires des bonnets) dont les côtés élastiques sont reliés aux épaulières. Chaque pièce du dos et du devant est entourée de baleines tandis que le milieu des goussets porte une baleine verticale préformée. Le terme « Soutien-gorge » apparaît en 1904 dans le Larousse

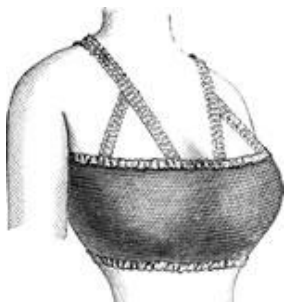


Le corselet-gorge Cadolle créé en 1889 et présenté à l'Exposition Universelle de 1900. Rattaché au corset par le dos, il comprime un peu les seins. L'ancêtre du soutien-gorge fut aussi appelé «Maintien-gorge» ou « Gorgurette ».

Le soutien-gorge que l'on connaît aujourd'hui, avec deux bonnets séparés, a été inventé par Mary Phelps Jacob en 1913. En 1928, Ida Rosenthal intègre à cette invention le système des tailles.

Les premiers modèles de 1913 étaient en lin ; à partir de 1920 ils sont fabriqués en mousseline et soie. La mode est à l'effacement de la poitrine. Le soutien-gorge se mue parfois en simple bandeau. En 1930 création de la rayonne. En 1931, les frères Warner utilisent un tissu extensible avec des bretelles élastiques, ce qui leur permet de proposer différentes tailles.

A partir de 1950, l'après-guerre marque le retour des formes ultra féminines avec l'emploi du nylon. C'est l'époque des bonnets pointus et le début des modèles pigeonnant. Les modèles deviennent confortables et discrets. La microfibre permet la seconde peau.



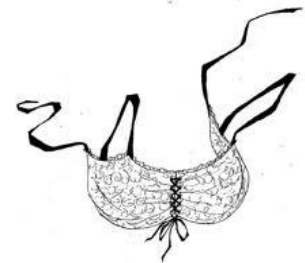
1913
Premier soutien gorge brassière



1920
Les années garçonne



1920
Brassière d'Herminie Cadolle



1920
Dentelle et ruban noir



1920
Les combinaisons de la ligne garçonne



1925
Le cache-corset porté avec le jupon, ancêtre de la combinaison



En haut : 1925, soutien gorge papillon - En bas, 1930 : soutien gorge au crochet



1930
Le combiné élastique permet le sport



1935
Publicité Magicia
Bien Etre



1936
Le premier deux pièces
« Atome »



1938
Gaine et soutien gorge en tulle
compensateur



1945
Combinés

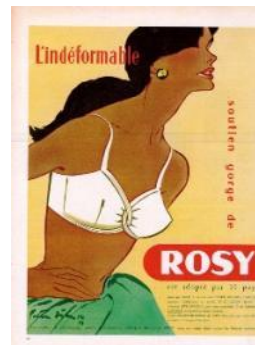
- Après 1950, c'est la silhouette d'Audrey Hepburn qui l'emporte, la lingerie adopte le Vichy et devient hyper confortable avec le Lycra. C'est l'époque des bloomer-brassières et Playtex crée son premier « Cœur croisé » sans armatures métalliques. Avec Mai 1968, c'est le rejet du soutien-gorge, seuls subsistent les modèles légers, fonctionnels et discrets à base de Lycra.



1950
Bonnets « obus »



1960
Cœur croisé de Playtex



1965
L'Indéformable Rosy



1970
Top Form coupe galbée
leclay

- Les années 1980/1990 renouvellent le soutien-gorge en le démarquant de la fonction pratique pour une ligne plus glamour plus coquette, voire sexy. Des modèles coquins voient le jour : guêpières, dentelles. Après 1990, toutes les lignes sont représentées dans les magasins : brassières pour le sport, soutiens- gorge à balconnets, dentelles et coton, noir et couleurs, les soutiens- gorge à petits prix démocratisent le produit.



1980 Chantal Thomass
crée les lignes sexy



1980
Porte jarretelles de retour



1990
L'ensemble invisible



Entre 1975 et 2005, les françaises ont
pris du poids. Les dessous doivent
rester confortables

- Depuis 2000, les modèles de lingerie défilent sur les podiums : genre fatal, rétro, jeune fille... Certains peuvent être associés à un top, d'autres sont moulés, ou s'improvisent comme minimiseurs ou amplificateurs, à armatures et sans armatures, à coques, à corbeilles, transformables Des modèles pour femmes opérées d'un sein accessibles avant seulement en orthopédie font leur entrée dans des magasins. Et d'autres depuis plus longtemps sont ouverts pour s'adapter à l'allaitement.



2000
Aubade



2000
Soutien gorge push up



2000
Brassière sport



2000
Soutien-gorge à armatures



2010 - Modèle à dentelle
Glamour



2010 - Combinable soutien
gorge



2000

Le soutien gorge est un article de mode à part entière

http://www.puretrend.com/rubrique/histoire-de-la-mode_r16/le-soutien-gorge-

<http://www.lingeriefrancaise.com/>



2012

451 - LES PAYSANNES ET LE SOUTIEN-GORGE

Je n'ai trouvé aucune étude sur ce sujet très spécifique. Ce que je sais, Maria Gérard me l'ayant dit, c'est que la chemise était portée directement sur le corps. Donc vers 1900, alors que le corset baleiné plutôt haut est porté seulement le dimanche, dans les campagnes le soutien-gorge n'est pas généralisé et le corselet en fait fonction au quotidien. Ce que je sais aussi par ma mère, c'est que toutes les femmes qui quittaient la ferme à partir des années 1920 pour aller s'installer en ville, adoptaient rapidement les modes vestimentaires urbaines. On peut en déduire qu'entre 1920 et 1940, les femmes de cultivateurs restées à la ferme et leurs filles ont été informées par les membres de la famille partis à la ville, de l'évolution des sous-vêtements féminins, ce qui a entraîné l'usage du soutien-gorge, notamment chez les jeunes. Après la deuxième guerre mondiale, quand deux générations vivaient sur la même exploitation, l'opposition était fréquente entre le jeune ménage et celui des parents. Gageons que la jeune agricultrice portait toujours un soutien-gorge, alors que la mère ou belle-mère n'en portait pas. A partir des années 1960, l'émancipation des nouvelles générations, les retards économiques s'atténuant, les différences vestimentaires ont presque disparu. Cependant signalons que nombre de femmes ont porté longtemps leur soutien-gorge SUR La chemise, survivance du passé où la chemise seule se portait sur la peau, à la différence des jeunes femmes qui l'ont adopté directement sur la peau. Il en a été de même pour le corset. L'apparition de la douche et des lave-linges n'a sans doute pas été étrangère à ce changement d'habitude.

CHEZ LES OUVRIERES, voici un extrait du témoignage d'une arrière grand-mère née en 1895, près de Cherbourg : « Toute petite, j'avais une chemise sur une camisole (1) de laine tricotée (ça tenait bien chaud), une blouse, des galoches. Plus tard, j'ai porté des corsages ajustés et baleinés (2) pour les maintenir raides, des jupes longues jusqu'au sol. Pour être à la mode, il fallait avoir une taille de guêpe ; alors on portait un corset très serré qui aplattissait le ventre et faisait ressortir la poitrine. Quand on était « en toilette », on portait aussi une tournure : une sorte de boudin de tissu rembourré posé sur le derrière. Pour les cérémonies, ma mère avait un bonnet de dentelle tuyautée mais pas de coiffe comme à la campagne. A 18 ou 20 ans, j'ai porté de grands chapeaux à plumes ou rubans qu'on mettait sur le chignon (car on portait les cheveux longs; c'est seulement en 1920 que je les ai coupés).

(1) Camisole: tricot de peau - (2) On appelait baleines, des petites lames de métal flexible qui renforçaient les corsets et les corsages.

D'après <http://www.icem-pedagogie-freinet.org/>

Pour terminer la lingerie, voyons maintenant les jupons des paysannes avant d'aborder le sujet général féminin par nature, les protections périodiques.

46 – LES JUPONS DES PAYSANNES

Dans le costume paysan, le jupon est parfois confondu avec la jupe, appelée également le cotillon. Ce qui nous intéresse ici, c'est la *pièce de lingerie située sous la jupe, autrement dit le jupon s'il était porté seul ou les jupons s'ils étaient enfilés l'un après l'autre*. Les jupons des paysannes étaient généralement confectionnés à la ferme en utilisant les matériaux produits localement, tels que la laine, le lin ou le chanvre. Ils étaient assez souvent en laine tricotée à la main, ce qui les rendait chauds. La laine souvent écrue pouvait être décorée de broderies ou de points à l'aiguille. Ils pouvaient également être confectionnés avec de la laine de récupération, la laine de mouton étant réservée pour le tricotage.

► **EN ALSACE**, région où la variété des costumes se rapproche de celle de la Bretagne, sous la jupe, on porte un jupon, mais il ne se voit pas : souvenir du temps où les jupons qui dépassaient de 5 à 10 cm provoquaient la colère des ecclésiastiques. Comme ailleurs, les matières variaient suivant les saisons et le rang social : coton blanc, toile de laine...

► **EN PROVENCE**, à Fréjus, si la jupe des paysannes est en toile solide rayée, le jupon lui est en basin* rayé également, bordé d'un feston, avec ou sans volant. On en porte souvent plusieurs, en général trois.

* *basin* : toile mixte de fil (chaîne) et de coton (trame)

► Le jupon rayé léger en cotonnade se généralise à partir de 1850. On distingue une poche indépendante de couleur rose suspendue à un lien serré à la taille.

Parfois, la poche était montée entre le jupon et la jupe.

En Haute Provence, sous la jupe à raies dotée d'une poche, la paysanne porte un jupon rayé. Les jupes étant ouvertes sur le devant nécessitent le port d'un tablier.

Toujours en Provence, il existe deux sortes de jupon : le jupon de dessous et le jupon du dessus (en réalité la jupe).

Le jupon de dessous, ample comporte un empiècement sur le devant du ventre d'où part une coulisse qui permet de le froncer et de l'ajuster à la taille. On en ajoute plusieurs selon les saisons.

Il peut être en coton, toile, lainage, tricoté, décoré de dentelles, de broderies, de petits plis, blanc ou de couleur, uni ou rayé... selon la condition.

Le jupon de dessus « coutihoun » appelé également « jupe » est réalisé dans une bande de tissu d'environ 2 m 15 sur 0,85 m cousue sur sa hauteur.

Le gonflant sur les hanches et le dos est donné par un grand nombre de plis « canon », un ruban coulissé permet l'ajustement et le maintien à la taille.

Jupes ou jupons de dessus, XIXe s. Musée des ATP – Draguignan



Paysanne des environs de Neuvillers - Bas-Rhin, 1855



Paysanne de la vallée de Munster, vers 1850



Provence et Hte Provence - Jupon à larges raies, de paysanne



Jupon simple de paysanne rayé rouge sur fond rose



Provence, jupon de dessous



Provence, jupon de dessous



*Provence, jupon de dessus
Synonyme de jupe*



*Provence, jupon de dessus
Synonyme de jupe*

* **PLIS CANONS** : ce sont des plis réguliers obtenus en préparant avec du fil très solide, cinq rangs de fronces réguliers en haut de la jupe. Pour consolider les fronces obtenues, on coud endroit contre endroit, une bande de sergé d'au moins quatre cm de large. Une fois le travail terminé, on retourne le sergé à l'intérieur de la jupe ou du jupon de dessus.

Détail du haut d'une jupe montée plis canons. ►



► A L'ILE D'OLERON

Les paysannes souvent ramasseuses de sel, portent sous la jupe un ou deux jupons.

Le dernier jupon est équipé d'une poche ou « boughette » dans lesquelles les femmes mettaient porte-monnaie, mouchoir et couteau.

Elles accédaient à ces poches par des fentes latérales sur la jupe : les « maingailères ».

Comme ailleurs, le costume traditionnel s'est porté de 1830 à 1914.



► **DANS L'AUBRAC**, le premier jupon est en cotonnade blanche plus ou moins fine brodée ou incrustée de dentelle, terminée par un large volant plat.

Parfois un deuxième jupon est porté, visible quand les paysannes relèvent leur jupe pour travailler. Il est de couleurs vives et attrayantes, à rayures et volant assorti, en toile de lin ou cotonnade.



Aubrac - à gauche : le premier jupon, blanc
A droite, le second, de couleur vive

► **DANS LE ROUSSILLON**, voici un costume porté par les paysannes aux champs : chemise lin coton, jupon en toile de chanvre.

Il est constitué des pièces de vêtements les plus simples, et dont les matériaux accusent la rusticité.

Les matières textiles comme le chanvre et le lin sont extrêmement résistants et parfaitement adaptés aux travaux agricoles d'été.

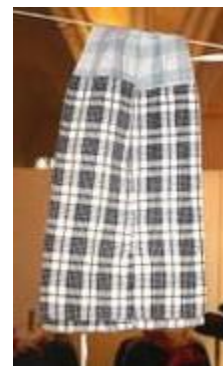
► DANS LE PAYS DE CAUX EN NORMANDIE

Entre le jupon et la jupe en droguet*, la paysanne portait des poches souvent à carreaux, suspendue à la taille par un lien. Elle y accédait par une fente latérale de la jupe.

* *Droguet : tissu mixte avec chaîne en fil et trame en laine (du XVIe au XVIIIe) ou chaîne en coton ou fil et trame en laine (XIXe). Considéré comme un tissu de mauvaise qualité.*



Roussillon
Jupon de travail en chanvre



Pays de Caux
Poche portée sur le jupon

► EN PAYS TOULOUSIN, DANS LE LAURAGUAIS

Sur la longue chemise de fil de lin ou de médis, garnie de dentelles ou de festons brodés à l'encolure et aux emmanchures, la paysanne enfila un large jupon blanc ou imprimé monté sur une ceinture plate puis froncée à la taille par des rubans de fil passés dans deux boutons. Parfois le jupon est garni en bas de deux volants brodés ou à dentelles.



La Lauraguaise



En Pays toulousain

► DANS LES ALPES, REGION DU GRESIVAUDAN, EN MAJEURE PARTIE DANS L'ISERE

Grâce à la Troupe folklorique de Grenoble : « La Delphinade », on peut remarquer sur la photo qui présente des costumes pour la période 1830-1845, des jupons blancs dont l'un est orné d'un galon, sous les jupes des dames.



Pays du Grésivaudan

► DANS LE VIEUX POITOU

La femme, sous une chemise de toile blanche, mettait, à même la peau, un gilet de flanelle à petites manches. Par-dessus, un corselet en droguet bordé de galon et baleiné avec des plaquettes de bois.

Un gros bourrelet autour de la taille pour maintenir les charges et trois jupons complétaient la vêtue.

La jupe composée de plis à l'avant et de fronces au dos était relevée devant et formait une grande poche pour les travaux. Toutes les femmes portaient au moins deux tabliers. Les coiffes sont très simples souvent faites de grosse toile plissée.

Pays
du Poitou



► EN BRETAGNE

Nous avons vu qu'à la fin du 19e siècle toutes les paysannes portaient comme unique sous-vêtement une chemise longue qui descendait jusqu'à mi-cuisse (sans pantalon-culotte) et assurait l'hygiène du corps. Sur la chemise, elles enfilaient d'abord le ou les jupons qui précédaient la jupe. La jupe était toujours visible, les jupons ou cotillons en principe ne se montraient pas, sauf lors de certains travaux quand il fallait relever la jupe ou à partir du début du XXe, quand la mode vint de laisser dépasser du bas de la jupe une petite hauteur de jupon. Le mot jupon porte parfois à confusion car dans les siècles précédents, la jupe pouvait porter le nom de jupon ou même de cotillon. Désormais les termes jupons, cotillons ou jupes de dessous sont synonymes.

Les jupons isolaient du froid et donnaient du gonflant à la jupe. Ils étaient confectionnés à la ferme avec la laine, le lin ou le chanvre. Ceux tricotés en laine étaient parfois décorés de motifs à l'aiguille. Puis vint le temps des flanelles tissées avec des rayures horizontales à deux teintes discrètes (Châteaugiron) ou uni rouge (Vannes), jaune ou bleu. A la campagne, un ou plusieurs jupons étaient courants, en tissus unis, à rayures, à pois ou à carreaux. Ce n'est qu'au début du XXe que les jupons achetés dans le commerce en lin ou en coton devinrent plus fins.



*Femmes du Pays Bigouden de Pont L'Abbé dansant à Brest.
Les jupons ou cotillons donnaient à la jupe un aspect pyramidal*



*Femme de Lamballe (22).
La jupe relevée permet de voir le dernier jupon.*



*Cortège de mariage en milieu paysan près de Pléneuf (22)
vers 1900. L'introduction de jupons blancs légers était
nouvelle ainsi que le léger dépassement au bas des jupes.*



*Jupons de costumes de paysannes berrichonnes
reconstituées d'après gravures, vers 1900.
L'adoption de la mode dans les campagnes deviendra générale.*

Ici se termine l'incursion sur les jupons des paysannes en particulier. Il ne nous reste plus qu'à évoquer un sujet resté tabou pendant des siècles, celui des protections féminines.

47 – LES PROTECTIONS FEMININES

Depuis que l'humanité existe, les règles féminines n'ont pas changé. Ce qui a changé par contre, c'est le regard porté dans la société sur ce phénomène naturel resté tabou pendant trop longtemps. Depuis le XXe siècle, la commercialisation de produits jetables à destination de l'hygiène féminine a débloqué la situation. Mais la multiplication de maints produits jetables pose désormais problème pour la planète...

On pourrait s'étonner du fait que tant d'études détaillées aient été réalisées sur la mode : vêtements féminins et lingerie, alors que les nécessaires garnitures intimes n'aient jamais été évoquées par pudibonderie. **Il est vrai que ce sujet relève autant de l'hygiène corporelle que de l'habillement. Mais comme l'hygiène est une notion qui a vu le jour après Pasteur et que ses applications à la vie quotidienne remontent à la fin du XIXe siècle seulement, je préfère parler des protections féminines dans le cadre des sous-vêtements féminins qui existent depuis beaucoup plus longtemps que les règles d'hygiène.**

471 - Petite histoire des protections périodiques

Depuis que l'humanité existe, les femmes ont utilisé diverses méthodes pour recueillir leur flux menstruel. On a trouvé mention de l'emploi de tampons à diverses époques : **en 1550 avant Jésus-Christ, les femmes d'Égypte plaçaient des bandes ouatées dans leur vagin, tandis que celles de la Grèce antique du Vème siècle avant Jésus Christ utilisaient des compresses enroulées autour d'un morceau de bois. Les femmes de Rome employaient la laine, celles du Japon : le papier, celles d'Afrique : des rouleaux d'herbe.** Mais la morale judéo- chrétienne a rapidement placé le tabou sur ces méthodes, considérant que l'insertion d'un objet dans le vagin ne pouvait être qu'un « péché », confirmant « l'impureté attachée à cet état périodique », alors qu'il s'agit d'un phénomène naturel aussi fondamental pour la transmission de la vie que l'éjaculation masculine.

Au Moyen-Âge, les sous-vêtements gardent les vêtements propres, mais ils emmagasinent les sécrétions de l'organisme pendant de longues périodes ainsi que les odeurs, ce qui aujourd'hui nous laisse pantois. **Au XVIIIe**, les « pantalons longs » ou culottes longues, font leur apparition chez les femmes de la haute société tout en étant fendus. *Seules les femmes les plus aisées peuvent s'offrir une pièce de tissu posée ou cousue à l'entre-jambe durant la période menstruelle. Petit à petit le caleçon se fait plus proche du sexe de la femme.* Cependant sa fonction était d'améliorer le côté pratique et non hygiénique.

Des écrits allemands relatent qu'au XIXe siècle encore, la majorité de la population féminine ne portait pas de sous-vêtements et n'étanchait pas les pertes de sang au cours des menstruations. Pendant ces périodes, les femmes laissaient donc une trace de sang derrière elles, sans offusquer personne. En France, dans les usines, de la paille étendue sur le sol permettait d'étancher les fuites des sardinières et des fileuses de soie. *On a du mal à y croire dans notre monde actuel où les jeunes filles et les femmes ont la possibilité de supprimer temporairement les règles en avalant des pilules seulement pour des raisons de confort.*

Au XIXe siècle, cependant aux Etats-Unis et en Europe occidentale, l'industrialisation mène à l'invention de l'égreneuse de coton et de la machine à filer le coton. Ces machines permettent la production en masse de tissu en coton, avec lequel on fabrique les sous-vêtements. Parallèlement en France les découvertes de Louis Pasteur qui remettent en cause la génération spontanée, provoquent la mise en place de Commissions d'Hygiène publique chargées d'enseigner au plus grand nombre des règles d'hygiène élémentaire.

Ce n'est donc que dans les années 1880, lorsque l'on associe scientifiquement les germes à l'infection, que l'on prend conscience de l'importance de l'hygiène. En ce qui concerne les menstruations, **les médecins sont divisés** : certains croient qu'elles nettoient le corps féminin de ses impuretés, alors que d'autres les considèrent comme une maladie. Mais tous s'entendent pour dire que la menstruation est un signe de déséquilibre important chez la femme. Selon eux, « une femme ne devrait jamais avoir de règles »... aussi bizarre que cela puisse paraître aujourd'hui ! À la même époque, **l'Église soutient que les menstruations correspondent au châtement subi par Ève pour le péché originel qu'elle a commis [Sic].** Ces obscurantismes ont de quoi nous rendre pantois.

Au début du XXème siècle, dans les filatures de coton américaines, on recouvre les planchers de paille pour que le flux menstruel des femmes qui travaillent debout de longues heures puisse être facilement ramassé à la fin de leur quart de travail. **Lorsque des suffragettes choquées de cette façon de faire suggèrent aux travailleuses d'utiliser des serviettes hygiéniques, les mères s'y opposent affirmant que l'odeur et le sang séduisent les maris...**

Dans les années 1800, aux U.S.A., la plupart des adolescentes et femmes américaines possédaient un " sac à chiffons " qui servait à y glisser des morceaux de coton et de tissu qui étaient utilisés comme serviettes hygiéniques, d'où l'expression « avoir ses chiffons ». Mais on ne les jetait pas, ils étaient lavés puis bouillis pour les réutiliser. C'est à la fin des années 1800 que les premières serviettes hygiéniques maxi furent créées. Mais en raison des normes en matière de publicité à l'époque, personne n'en connaissait l'existence et ce fut un échec total. Une autre solution était le tablier sanitaire, constitué d'un grand rabat en caoutchouc de la taille d'un demi-tablier auquel était épinglé un morceau de tissu.

Dans les années 1920, les entreprises commencèrent à fabriquer des serviettes hygiéniques et à en faire de la publicité dans les magazines pour femmes. Les femmes pouvaient les épingler à leur culotte ou bien elles les maintenaient en place à l'aide d'une " ceinture sanitaire ". C'était une espèce de porte-jarretelles que l'on plaçait autour de la taille. Il y avait une bande à l'avant qui recouvrait la région du pubis et une bande à l'arrière qui finissait probablement toujours entre les fesses. Et on utilisait des épingles ou des attaches comme pour les porte-jarretelles pour maintenir la serviette hygiénique.



Ceinture sanitaire, début XXe

Pendant la première Guerre Mondiale, les infirmières ont commencé à fabriquer leurs propres serviettes hygiéniques jetables, à partir de gaze, de toile et de coton chirurgical.

La généralisation d'une protection périodique date de la fin du 19^e et début du 20^e siècle. En effet, ce sont les thèses hygiénistes qui ont poussé les femmes à acheter des produits dits d'hygiène féminine. Il n'était plus question de voir du sang menstruel ni de sentir les odeurs. Afin de tenir les serviettes, les femmes portèrent des ceintures sanitaires légères et les déodorants intimes, les douches/sprays vaginaux portatifs (aérosols) firent leur apparition.

En 1929, le Docteur Earle Cleveland Hass de Kansas City réfléchit à la création d'un tampon susceptible de remplacer les « chiffons » à risques. Il crée le Tampax (contraction de Pack et de Tampon), protection périodique révolutionnaire avec un applicateur. Le 19 novembre 1931, l'idée est brevetée. En 1933, c'est Gertrude Tenderich qui rachète la licence. Mais le puritanisme, la gêne de montrer ce produit, empêche sa diffusion par une publicité. De plus son mode d'utilisation rebute plusieurs femmes, notamment en Amérique.



Boîte de Tampax, 1936

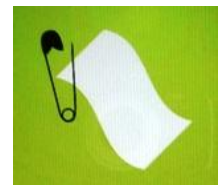
Les Tampax apparaissent en France en 1936. Finalement, les préjugés sociaux et la mauvaise information empêchent le succès des tampons (les jeunes filles avaient peur de perdre leur virginité en mettant des tampons ou croyaient qu'ils pourraient tomber simplement par terre). Ceux-ci ne se sont popularisés qu'après la seconde guerre mondiale.

Parallèlement en 1931, des coupes menstruelles sont créées et mal accueillies. Fabriquées en caoutchouc, elles furent commercialisées en 1937. Mais la seconde guerre mondiale causa une pénurie de caoutchouc et la « tasette » tomba dans l'oubli jusqu'à la fin du XX^e siècle.



Le caoutchouc donna des irritations chez certaines femmes, donc un nouveau modèle de coupelle en silicone a fait son apparition.

Concrètement entre 1920 et 1960, la plupart des femmes ont continué d'utiliser les serviettes en coton ourlées lavables et maintenues en place par des épingles « à nourrice ». Les coupelles menstruelles étaient inconnues et les tampons dont on connaissait l'existence, étaient peu commercialisés. La fabrication des tampons en France remonte à 1951. L'idée même d'en demander dans une pharmacie rebutait les clientes. Les protections féminines restaient encore un sujet dont on parlait à voix basse. Seuls les événements de 1968 en France en levant un certain nombre de tabous ont permis peu à peu de banaliser ces produits.



Ce n'est qu'à partir des années 1960, quand la période dite de consommation s'est généralisée et que des supermarchés ont proposé à côté de produits alimentaires d'autres produits vendus auparavant dans des magasins spécialisés : vêtements, chaussures, télévisions... et même des produits d'hygiène, que les clientes ont adopté de nouveaux comportements d'achat. Des garnitures jetables à base de cellulose, sans adhésif, ont envahi des rayons. Par leur facilité d'utilisation, elles ont eu de nombreuses adeptes. Les conséquences sur l'environnement n'étaient alors pas mesurables.



Les années 1970 et 1980 ont connu deux autres évolutions en matière de protection périodique : l'invention des serviettes hygiéniques auto-adhésives et l'autorisation de la publicité pour les tampons et les serviettes hygiéniques à la télévision. Encouragées parfois par leurs filles, les femmes ont pu lire les emballages de différentes marques de serviettes adhésives et de tampons qui proposaient des épaisseurs et des formats différents adaptés aux différences de flux, suivant les périodes et suivant les personnes. La possibilité de choisir tranquillement et de regrouper les achats dans un caddy a facilité la transition.



Aujourd'hui, les rayons débordent de produits jetables de toutes les marques, tailles, couleurs et même odeurs, aussi nocifs d'après les écologistes pour le corps et l'environnement les uns que les autres.

472 - La position des écologistes vis-à-vis des garnitures jetables

« Actuellement, les publicités pour les protections périodiques nous vantent le pouvoir de « déjouer dame nature », en portant un tampon plus longtemps sans risque de perte sans odeur ni fuite. Cette idée correspond à la tendance de supprimer ses règles avec la méthode de la pilule contraceptive. Mais faute de recul, « déjouer dame nature » peut avoir des conséquences pour notre santé, sur notre corps et sur la nature même.

Les tampons, les serviettes périodiques contiennent des produits chimiques, des matières particulières, des déodorants. Tous ces composants ont été testés sur des animaux qui ont été mutilés, tués, torturés pour que le système capitalisme fasse sa place au soleil dans le commerce de l'hygiène féminine jetable. Oui, en effet en utilisant que ce soit des tampons ou serviettes périodiques jetables, nous tuons « dame nature ».

Une femme utilise 9000 protections périodiques dans sa vie, soit 240 unités par an. Rien qu'en France, il y a 17 millions de femmes en âge d'avoir leurs règles. Cela fait donc **4 milliards de protections périodiques jetées** dans les toilettes, brûlées, polluant les eaux, tuant les animaux peuplant les eaux : en somme 120 000 tonnes ou 160 000 m3 de déchets. **Cela fait, en terme de superficie : deux fois la superficie de Paris sur un mètre de haut, de déchets issus des protections féminines ».**

Selon : tingy-tanana.blog.fr/.../histoire-de-la-serviette-hygiene.
Les Farfadettes, texte extrait de la brochure *Feminista* - <http://infokiosques.net/feminista>
Et aussi : <http://pelenop.fr/?p=872t>

N'oublions pas qu'en dehors des garnitures féminines, il y a les couches de bébé (voir en Chine l'évolution du vêtement des tout-petits) et les garnitures pour personnes incontinentes en augmentation, du fait de l'allongement de la durée de vie.

► Alternatives écologiques aux tampons et garnitures

* **Les protections lavables** : Utilisées comme les « chiffons », elles sont habituellement fabriquées en coton doux ou en flanelle et sont disponibles en plusieurs tailles, laissant la possibilité de choisir la plus adaptée au flux. Certaines marques comportent plusieurs couches de tissu pour absorber les écoulements, alors que d'autres ont moins de couches mais sont dotées d'une doublure imperméable du côté du sous-vêtement. Et pour celles qui ont su apprivoiser le fil et l'aiguille, il est possible de les confectionner soi-même. Des doublures peuvent y être ajoutées, permettant de changer uniquement la recharge et non la serviette entière. Après utilisation, il suffit de la faire tremper puis de la laver, à la main ou en machine et elles peuvent être utilisées plusieurs années.



* **Les éponges naturelles de mer** : celles destinées à cet usage ont été soigneusement débarrassées de leurs impuretés calcaire et organique. Elles sont lavables et réutilisables une dizaine de fois. L'éponge de mer a été utilisée pendant des siècles par les femmes du bassin méditerranéen.



* **La coupe menstruelle ou coupelle en silicone souple en forme de cloche de cinq cm de longueur**. La coupelle se porte en interne comme un tampon, adhère aux parois vaginales et récupère le flux menstruel sans fuite ni odeur. Il convient de le retirer, vider, rincer et le réinsérer toutes les 4 à 8 heures selon l'abondance du flux. C'est propre et confortable.



D'après pelenop.fr

473 - Les paysannes et les protections périodiques

Evidemment, je n'ai trouvé aucun article sur ce sujet. Ce que je sais par ma mère, c'est que vers 1900, bien avant la fabrication industrielle de serviettes en coton, les femmes des milieux paysans, se protégeaient des écoulements sanguins par des toiles qui étaient lavées après usage. Dans les fermes, les draps usagés étaient une source inépuisable de « chiffons » comme disaient les américaines au XIXe siècle. Mais la guerre 1914/1918 a compromis cette source inépuisable, car tous les enfants des écoles primaires ont participé à la collecte des vieux draps ou en bon état pour les soldats. **Ma mère a fait partie de ces classes où les élèves ont dû, ciseaux aidant, détailler des morceaux de toile pour que les infirmières puissent panser les plaies des soldats.** Cette tâche était considérée comme un devoir et elle a duré aussi longtemps que la guerre. Pour en revenir aux garnitures périodiques, je pense qu'un minimum de linge a cependant été mis de côté dans toutes les maisons pour cet usage spécifique.

A partir des années 1960, comme vous le savez, les agricultrices qui ont modernisé leur intérieur et leur garde-robe se sont adaptées autant que les autres aux usages actuels.

Nous n'avons pas évoqué l'utilisation des bidets qui étaient systématiquement présents dans les salles de bain, à

partir de 1960. En 1962, le taux d'équipement des salles de bain passe à 30%, et en 1992, à 93,4%. *Le bidet qui était destiné à cette époque à la toilette des parties génitales, permettait à la femme de se laver facilement, notamment pendant les règles.*

Plus tard, **vers 1950, les jeunes filles rurales et urbaines, entrant dans un internat devaient apporter un trousseau de linge et de vêtements, qui mentionnait toujours « une à deux douzaines de serviettes hygiéniques ».** Ces serviettes tout en coton blanc qui mesuraient environ 60 x 20 cm, avaient dans la partie médiane une partie plus épaisse en éponge. *Elles se portaient pliées en deux dans le sens de la longueur, accrochées à la culotte par une épingle de sûreté. Lavables, elles étaient réutilisées. A cette période, les familles qui n'avaient pas de douche, pouvaient néanmoins faire leur toilette soit à la maison à l'aide d'un gant, d'une serviette et d'une cuvette en faïence, fer émaillé, plastique ou d'un grand bac, soit dans les Bains et Douches Municipaux, mis en place au début du XXe siècle pour garantir la « salubrité » publique » dans les villes.*

Ici s'achève le chapitre des Sous- Vêtements ainsi que la Partie 6 relative aux Costumes traditionnels et paysans.
